

LA Mort de Lannes.

L'anniversaire de la mort du maréchal Lannes, blesé mortelle-

Pendant que les deux armées en présence s'observaient mutuellement sans faire aucun mouvement, et que les chefs, se groupant derrière les bataillons, causaient des événements de la journée, le maréchal Lannes, fatigué d'être à cheval, avait mis pied à terre et se promenait avec le général de brigade Pouzet, lorsqu'une balle égarée frappa celui-ci à la tête et l'étendit "raide mort" auprès du maréchal....

Le général Pouzet, ancien sergent du régiment de Champagne, s'était trouvé au commencement de la Révolution au camp du Miral, que commandait son père. Le bataillon de volontaires du Gers, dans lequel Lannes servait comme sous-lieutenant, faisait aussi partie de cette division. Les sergents des vieux régiments de ligne ayant été chargés d'instruire les bataillons de volontaires, celui du Gers eût à Pouzet, qui reconnut bientôt l'aptitude du jeune sous-lieutenant Lannes, et ne se bornant pas à lui montrer le maniement des armes, lui apprit aussi les manœuvres. Lannes devint un excellent tacticien. Or, comme il attribuait son premier avancement aux leçons que lui avait données Pouzet, il lui voua un grand attachement, et à mesure qu'il s'élevait en grade, il se servit de son crédit pour faire avancer son ami. La douleur du maréchal fut donc extrême en le voyant tomber à ses pieds !

Nous étions en ce moment un peu en avant de la tuilerie située à gauche en arrière d'Essling; le maréchal fort ému, voulant s'éloigner du cadavre, fit une centaine de pas dans la direction de Stadt-Enzersdorf, et s'assit tout pensif sur le revers d'un fossé d'où il observait les troupes. Au bout d'un quart d'heure, quatre soldats, portant péniblement dans un manteau un officier mort, dont on n'apercevait pas la figure, s'arrêtèrent pour se reposer en face du maréchal. Le manteau s'entr'ouvrit et Lannes reconnut Pouzet! — "Ah! s'écria-t-il, cet affreux spectacle me poursuivra donc partout!.... Il se lève et va s'asseoir sur le bord d'un autre fossé, la main sur les yeux, et les jambes croisées l'une sur l'autre. Il était là, plongé dans de sombres réflexions, lorsqu'un petit boulet de trois, lancé par le canon d'Enzersdorf, arrive en caisson et va frapper le maréchal au point où ses deux jambes se croisaient.... La rotule de l'une fut brisée et le jarret de l'autre déchiré.

Je me précipite à l'instant vers le maréchal, qui me dit: "Je suis blessé.... c'est peu de chose... donnez-moi la main pour m'aider à me relever...." Il essaya, mais cela lui fut impossible. Les régiments d'infanterie placés de vant nous envoyèrent promptement quelques hommes pour transporter le maréchal vers une ambulance, mais nous n'avions ni brancard ni manteau: nous priâmes donc le blessé dans nos bras. Alors, un sergent apercevant au loin les soldats qui portaient le cadavre du général Pouzet, couru leur demander le manteau dans lequel il était enveloppé. On allait poser le maréchal dessus, ce qui eût rendu son transport moins douloureux; mais il reconnut le manteau et me dit: "C'est celui de mon pauvre ami; il est couvert de son sang; je ne veux pas m'en servir, faites-moi plutôt traîner comme vous pourrez!"

Après avoir un bouquet de bois non loin de nous, j'y envoyai M. Le Coultoux et quelques grenadiers, qui revinrent bientôt avec un brancard couvert de branchages. Nous transportâmes le maréchal à la tête de pont, où les chirurgiens en chef procédèrent à son pansement. Ces messieurs tinrent au préalable un conciliabule secret dans lequel ils furent en dissidence sur ce qu'il fallait faire. Le docteur Larrey demandait l'amputation de la jambe dont la rotule était brisée; un autre, dont j'ai oublié le nom, voulait qu'on les coupât toutes les deux; enfin, le docteur Yvan, de qui je tiens ces détails, s'opposait à ce qu'il fût fait aucune amputation. Ce chirurgien, connaissant depuis longtemps le maréchal, assurait que la fermeté de son moral donnait quelques chances de guérison, tandis qu'une opération pratiquée par un temps aussi chaud conduirait infailliblement le blessé dans la tombe. Larrey était le chef du

service de santé des armées; son avis l'emporta donc: une des jambes du maréchal fut amputée..... Il supporta l'opération avec un grand courage. Elle était à peine terminée lorsque l'Empereur survint. L'entrevue fut des plus touchantes. L'Empereur, à genoux au pied du brancard, pleurant en embrassant le maréchal dont le sang teignit bientôt son gilet de casimir blanc.

Quelques personnes malintentionnées ont écrit que le maréchal Lannes, adressant des reproches à l'Empereur, le conjura de ne plus faire la guerre; mais moi, qui soutenais en ce moment le haut du corps du maréchal et entendais tout ce qu'il disait, je déclare que le fait est inexact. Le maréchal fut, au contraire, très sensible aux marques d'intérêt qu'il reçut de l'Empereur, et lorsque celui-ci, forcé d'aller donner des ordres pour le salut de l'armée, s'éloigna en lui disant: "Vous vivrez, mon ami, vous vivrez...." le maréchal lui répondit en lui pressant les mains: "Je le désire, si je puis encore être utile à la France et à Votre Majesté!"

Les cruelles souffrances du maréchal ne lui firent point oublier la position des troupes dont il fallait assurer chaque instant le soutien des nouvelles. Il apprit avec plaisir que, l'ennemi n'osant les poursuivre, elles profitaient de la chute du jour pour rentrer dans l'île de Lobau. Sa sollicitude s'étendit sur ses aides de camp frappés auprès de lui; il s'informa de leur état, et sachant que j'avais été pansé avec de grossières étoupes, il invita le docteur Larrey à visiter ma blessure. J'aurais voulu faire transporter le maréchal à Ebersdorf, sur la rive droite du Danube; mais la rupture du pont s'y opposait et nous n'osions l'embarquer sur une frêle nacelle. Il fut donc forcé de passer la nuit dans l'île où faute de matelas, j'empruntai une douzaine de manteaux de cavalerie pour lui faire un lit.

Nous manquions de tout et n'avions même pas de bonne eau à donner au maréchal, qu'une soif ardente dévorait. On lui offrit de celle du Danube; mais la crue du fleuve l'avait rendue tellement bourbeuse qu'il ne put en boire, et dit avec résignation: "Nous voilà comme ces marins qui meurent de soif bien qu'environnés par les flots!"

Le vif désir que j'avais de calmer ses souffrances me fit employer un filtre d'un nouveau genre. Un des valets que le maréchal avait laissés dans l'île, en allant au combat, portait constamment un petit portemanteau contenant du linge. J'y fis prendre une chemise du maréchal; elle était très fine: on ferma avec de la ficelle toutes les ouvertures. A l'exception d'une, et, plongeant cette espèce d'ourtre dans le Danube, on la retourna pleine puis on la suspendit sur des piquets au-dessous desquels on plaça un gros bidon pour recevoir l'eau qui, filtrant à travers la toile, se débarrassa de toutes les parties terreuses. Le pauvre maréchal, qui avait suivi toute mon opération avec des yeux avides, put enfin avoir une boisson, sinon parfaite, au moins fraîche et limpide: il me sut très bon gré de cette invention. Les soins que je donnai à mon illustre malade ne pouvaient éloigner les craintes que j'avais sur le sort qui lui serait réservé si les Autrichiens, traversant le petit bras du fleuve, nous eussent attaqués dans l'île de Lobau: qu'au aise-j'ai alors pu faire pour le maréchal? Je crus un moment que ces craintes allaient se réaliser, car une batterie ennemie, établie près d'Enzersdorf, nous envoyait plusieurs boulets; mais le feu ne dura pas longtemps.

Le 23 au matin, l'un des premiers soins de l'Empereur fut d'envoyer vers l'île de Lobau une barque de moyenne grandeur afin de transporter le maréchal Lannes sur la rive droite. Je y fis placer ainsi que nos camarades blessés, puis, en arrivant à Ebersdorf, je dirigeai ces derniers sur Vienne sous la surveillance de M. Le Coultoux, qui les conduisit à l'hôtel du prince Albert, où se trouvaient les colonels Saint-Mars et O'Meara: je restai donc seul avec le maréchal, qui fut conduit dans une des meilleures maisons d'Ebersdorf, où je fis ordonner à tous ses gens de venir le rejoindre.

Malgré les soins qu'il donnait aux travaux nécessaires pour ces importantes constructions, l'Empereur, accompagné du prince Berthier, vint un soir et matin visiter le maréchal Lannes, dont la situation fut aussi bonne que possible pendant les quatre premiers jours qui suivirent sa blessure. Il conservait toute sa présence d'esprit et causait avec beaucoup de calme. Il était si loin de renoncer à servir son pays, ainsi que l'ont annoncé quelques écrivains, que faisant des projets pour l'avenir, et sachant que le célèbre mécanicien viennois Messler avait fait pour le général autrichien, comte de Palli, une jambe artificielle, avec laquelle celui-ci marchait et montait à cheval comme s'il n'eût éprouvé aucun accident, le maréchal me chargea d'écrire à cet artiste pour l'inviter à venir lui prendre la

mesure d'une jambe. Mais les fortes chaleurs qui nous accablaient depuis quelque temps redoublèrent d'intensité, et leur effet produisit un bien fâcheux résultat sur le blessé. Une fièvre ardente s'empara de lui, et bientôt survint un délire affreux. Le maréchal, toujours préoccupé de la situation critique dans laquelle il avait laissé l'armée, se croyait encore sur le champ de bataille; il appelait à haute voix ses aides de camp, ordonnant à l'un de faire charger ses cuirassiers, à l'autre de conduire l'artillerie sur tel point, etc., etc. En vain le docteur Yvan et moi cherchions-nous à le calmer, il ne nous comprenait plus; sa surexcitation allait toujours croissant; il ne reconnaissait même plus l'Empereur!

Cet état dura plusieurs jours sans que le maréchal dormit un seul instant, ou cessât de combattre imaginativement.... Enfin, dans la nuit du 29 au 30, il s'abstint de donner des ordres de combat; un grand affaiblissement succéda au délire; il reprit toutes ses facultés mentales, me reconnut, me serra la main, parla de sa femme et de ses cinq enfants, de son père.... et, comme j'étais très près de son chevet, il appuya sa tête sur mon épaule, parut sommeiller, et rendit le dernier soupir.... C'était le 30 mai au point du jour.

Peu d'instants après ce fatal événement, l'Empereur arrivant pour sa visite du matin, je crus devoir aller au-devant de Sa Majesté, pour lui annoncer la malheureuse catastrophe, et l'engager à ne pas entrer dans l'appartement infecté de miasmes putrides; mais Napoléon, m'écartant de la main, s'avança vers le corps du maréchal, qu'il embrassa en le baignant de larmes, disant à plusieurs reprises: "Quelle perte pour la France et pour moi!"

En vain le prince Berthier voulait éloigner l'Empereur de ce triste spectacle; il résista pendant plus d'une heure et ne céda que lorsque Berthier lui fit observer que le général Bertrand et les officiers du génie l'attendaient pour l'exécution d'un travail important, dont il avait lui-même fixé le moment. Napoléon, en s'éloignant, m'exprima sa satisfaction pour les soins que je n'avais cessé de donner à mon maréchal; il me chargea de le faire embaumer et de tout préparer pour l'envoi du corps en France.

J'étais navré de douleur.... Ma désolation s'accrut encore par la nécessité où je me trouvai d'assister à l'embaumement fait par les docteurs Larrey et Yvan afin d'en dresser procès-verbal. Puis il me fallut présider au départ du corps qui, placé dans une voiture, fut transporté à Strasbourg sous la conduite d'un officier et de deux sergents de la garde impériale. Cette journée fut bien pénible pour moi!... Que de tristes réflexions je fis sur la destinée de cet homme, qui, sorti des dernières classes de la société, mais doué d'une haute intelligence et d'un courage à toute épreuve, s'était élevé par son propre mérite au premier rang, et qui, au moment où il jouissait de tant d'honneurs et d'une fortune immense, venait de terminer sa carrière en pays étranger, loin de sa famille, entre les bras d'un simple aide de camp!

Général BARON DE MARBOT.

LE CINQUANTENAIRE DE LA GUERRE D'ITALIE.

L'année 1909 est peuplée de glorieux souvenirs militaires. C'est une exceptionnelle évocation de dates d'épopée. C'est le centenaire de la brillante campagne de Napoléon Ier qui se termina à Wagram, et le cinquantième de celle, non moins belle, d'où sortit l'unité d'Italie, et qui se déroula sur les champs de bataille de Montebello, Magenta et Solferino. Cette dernière victoire, qui mit virtuellement fin aux hostilités, va être prochainement commémorée par de grandes fêtes franco-italiennes. Elle fut, en effet, l'un des événements les plus importants du XIXe siècle, puisqu'il lui fut attribué la constitution politique de l'Europe, et inscrivit un peuple nouveau sur la carte.

La guerre de 1859 fut la consécration de la politique très habile de rapprochement inaugurée vis-à-vis de la France depuis 1855 par Victor Emmanuel. Ses substitués à l'Autriche qui refusait de soutenir l'action anti-russe, le gouvernement italien envoya un petit corps de troupes, sous les murs de Sébastopol, pour rejoindre aux forces franco-anglaises. Cavour, de son côté, abonda dans les idées de Napoléon III, et l'amena doucement à la désaffection de l'Autriche. L'entrevue de Plombières, où fut arrêté le

mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde, équivalait à la signature d'une alliance définitive. Désormais l'entente avec la Cour de Vienne était impossible. Le gouvernement autrichien commençait ses préparatifs, et le 29 avril, ses régiments envahissaient le Piémont.

Dès le 15 mai, l'armée française, forte de cinq corps, se trouvait au rendez-vous général dans les plaines d'Alexandrie. Cinq jours après, à Montebello, la même ou le 12 juin 1859 Lannes infligeait une défaite mémorable au général autrichien Ott, le général Forey, du 1er corps, mettait en fuite le général Standion et ses trente-cinq mille hommes, qu'il surprénait en sa reconnaissance sur la rive gauche du Pô, couvrant Plaisance. Il fallut déloger l'ennemi du village, maison par maison; les soldats n'en eurent raison qu'après un combat de plusieurs heures, corps à corps dans les rues. Cette victoire, complétée le 31 mai par la superbe charge à la baïonnette des zouaves du colonel de Chabron, qui enlevèrent les batteries autrichiennes du canal Giotti, dégagea complètement le Piémont.

Tandis que la Toscane, les légations, les duchés de Parme et de Modène s'insurgeaient sur la gauche des Autrichiens, Garibaldi battait la droite à Varese et à Côme. De son côté, l'Empereur franchissait le Tessin près de Buffalora, en face du front ennemi, et organisait contre des masses considérablement supérieures une savante résistance qui devait permettre à Mac-Mahon d'arriver sur Magenta par Buffalora, point visé par les grenadiers et les zouaves de la garde impériale établis à San Martino, sous les ordres du général Mellinet.

Le 1er corps s'avançait en deux colonnes; la première, formée par la division Espinasse, se dirigea vers la gauche de Magenta; la division La Motterouge conduite par Mac-Mahon en personne, déboucha le 4 juin, à une heure de l'après-midi, sur Buffalora et s'arrêta en attendant qu'Espinasse eût achevé son mouvement. Pendant ce temps, Mellinet enlevait les positions de Ponte-Novo, après une lutte acharnée où périt le général Cler; Picard et Vinoy étaient aux prises avec la gauche autrichienne qu'il réussissait à maintenir. A quatre heures Mac-Mahon, prenant l'offensive, emporta Buffalora, dégagea Mellinet et s'avança sur Magenta, que la division Espinasse attaqua au nord. On se battit ardemment jusqu'à la nuit, dans les rues et les maisons; enfin la victoire resta à la France, une victoire sanglante mais décisive et qui assura le succès de la campagne.

Milan tombait au pouvoir des Français quatre jours après, à la suite du combat de Melegnano. Le 24 du même mois, toute la ligne du Mincio était conquise par ces troupes, malgré la surprise causée par le mouvement offensif des Autrichiens qu'enhardissait l'attitude agressive de la Prusse. L'action se livra autour de Solferino. Elle fut d'abord hésitante, fragmentée et nulle. Les Piémontais, à San Martino, se battirent toute la journée sans résultat appréciable; Mac-Mahon enlevait Caviana à la force du canon; Niel éprouvait des pertes sérieuses autour de Casa-Nova et de Medole, et Baraguay d'Hilliers, après s'être emparé des hauteurs de Solferino, était obligé de s'arrêter devant le village où il trouvait une résistance fortement organisée. Ce n'est qu'à deux heures de l'après-midi que l'Empereur put le faire appuyer par sa garde. Le village, où se concentraient le gros des troupes autrichiennes, fut enfin pris, et avec lui Cavriana, Cassiano et Guidizzolo. L'ennemi commença sa retraite à la faveur d'un violent orage. Cette sanglante journée avait coûté 17,000 hommes à la France. Elle fut la dernière de la campagne. Napoléon III jugea prudent de ne pas poursuivre le cours de ses succès afin de calmer les susceptibilités de la Prusse qui commençait à prendre ombrage et mobilisait. Tels sont les faits que les gouvernements français et italien vont célébrer en s'associant officiellement aux fêtes du Cinquantième de Solferino.

UN GOUTER.

A la suite du désastre de Reggio de Calabre et de Messine, trois cents orphelins originaires de ces deux villes avaient été recueillis à Rome et placés en divers établissements d'assistance ou d'éducation. La Reine, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la princesse Yolande, a eu la joie pensée de recevoir ce jour-là, à Quirinal, ces trois cents enfants. Après avoir joué quelque temps dans les jardins du palais, les petits invités de la Reine furent conduits dans la salle de bal où leur furent distribués des jouets, des friandises, des gâteaux. Le prince de Piémont et les petites princesses aidèrent la souveraine à faire à ces enfants pauvres les honneurs de sa maison. Et ce fut une fête ravissante, tout fait digne de la femme exquise et admirable qui la donnait....

LE BOUQUET DEVANT LA PENDULE

J'ai, me dit-elle, la coutume de mettre ainsi toujours un bouquet devant cette pendule. Autrefois, sans doute, les petites pareilles auxquelles je ressemble, enguirlandaient le sablier de roses ou de feuillages. A quelle puissance plus redoutable que le temps pouvons-nous adresser nos prières et nos suppliants hommages? Aussi, selon la saison, j'offre au dieu muet et rapide, des fleurs éphémères et parfumées. Il faut que le bouquet ne soit pas trop haut ni trop large pour qu'il ne cache pas tout à fait le temple mystérieux qui, dans presque toutes les demeures, préside aux destinées humaines, qu'il soit de bronze ou d'albâtre, de cristal ou de bois. En hiver, dans un verre doré de Venise ou dans une coupe laiteuse de faïence italienne, j'ai des violettes sombres comme les longs crépuscules des villes, ou des roses étroites, couleur de vin pourpre qui s'effeuillent lourdement et dont le rouge pétale, en tombant, semble marquer l'heure: l'heure hivernale où l'on aime les fleurs ardentes, les profonds veilleurs, les moelleux coussins et les épais tapis. Avec les jours plus clairs, voici les anémones; elles sont rondes ainsi que des cadran; le dessin des minutes brèves est imité par leurs étamines poudrées de cendre noire. Elles marquent l'heure printanière, la première heure tiède et verdoyante que les aiguilles de la pendule marqueront à leur tour en imitant aussi de leurs longues aiguilles aiguës et noires le vol en flèche des hirondelles messagères.

Voici les beaux soucis et des renoncules orangées d'une si belle couleur vive et chaude, rayonnante telle que le soleil levant ou le soleil qui se couche. Mais remettons encore des anémones, voulez-vous? Elles sont si belles! Lilas, violettes, rouges, jaspées, d'un mauve si pâle et de blancs si divers! Celle-ci à la diaphanéité un peu grise de certains papillons blancs; celle-là est teintée de bleu et son pollen est couleur de ces scarabées égyptiens; et les autres ont des stries verdâtres ou des transparences de fumée ou nacrées de rose.

Vous regardez les personnages dorés de ces verrières qui, tour à tour, emprisonnent les fleurs? Celui-ci, bien vêtu d'un habit à basques et d'un beau gilet, respire éternellement la rose d'or qu'il vient de cueillir dans un jardin de verre avec une cérémonie voluptueuse. Il semble heureux. Mais le cavalier qui chevauche et caracolait autour des flancs plus larges de ce vase, sous un rameau couleur d'automne, ce cavalier n'est pas heureux. Il a cherché le bonheur sur toute la terre et ne l'a jamais trouvé et, emprisonné désormais dans le cristal fragile, il détourne la tête encore pour regarder si la félicité ne vient pas, pour écouter si l'heure merveilleuse ne va pas enfin carillonner.... Et c'est pourquoi je mets souvent ce verre vénitien, plein de fleurs, devant ma pendule.

Ces jours derniers, je l'ai rempli de mugets si frais et d'odeur si acide! Je voudrais, lorsque, après beaucoup d'heures et de jours, mes cheveux seroient devenus blancs comme ces gretots d'argent, garder une âme aussi verte que ces feuilles de-taffetas soyeux et garder dans mon cœur un peu de la jeunesse que n'aura plus mon visage.

Aujourd'hui, vous le voyez, dans la blanche coupe évasée, j'ai disposé deux bouquets de pensées veloutées, un bouquet blanc et un bouquet violet, presque noir. Ils font une touffe de deux couleurs, ainsi que les habits de jolis passés dans les miniatures de missel et évoquent les deux visages du temps, les jours clairs et les jours sombres, les heures de deuil et les moments de calme joie. Ces pensées-là n'ont pas de masques ni de visages, mais j'aime aussi celles qui ont des petites figures et qui vous regardent comme si elles voulaient dire: "Hâte-toi.... le temps passe.... travaille, aime, accomplis tes devoirs ou tes plaisirs.... bientôt nous croitrons sur ta tombe...."

Demain, j'aurai des tulipes, peut-être celles qui sont jaunes, couleur de beau soleil, ou bien des blanches, encore plus blanches que cette coupe, ou des roses, d'un rose satiné et atténué, dont le cœur est rayé de bleu et de vert. Elles balanceront leurs belles cloches, et quand l'heure tintera, on ne saura pas si elles ne l'ont pas sonnée. J'aurai aussi ces tulipes marbrées, bigarrées de jaune et de violet, qui font penser à des voyages, à des madras de négresse, à des coffrets de bois des îles incrustés, à des ports de mer à la fois proches et lointains, à la Hollande et à Java, et à des vers de Baudelaire.

LA COLOMBE. HISTOIRE DES SYMBOLES.

Dans tous les temps, chrétiens et païens, la colombe a joué un rôle bienfaisant. N'est-ce pas une colombe qui revint, avec un rameau d'olivier, annoncer à Noé que la colère du Seigneur était apaisée, et que bientôt l'arche toucherait terre? Plus tard, elle étendit ses ailes près de saint Grégoire le Grand, lorsqu'il composait ses ouvrages; ne vint-elle pas aussi dicter les paroles de la divine sagesse à Samson, à David et à beaucoup d'autres?

Et voilà que, symbolique pré-sage, emblème d'espérance, un flocon blanc tourbillonne et vient se poser sur l'épaule de sainte Geneviève, lorsqu'elle assure au peuple "affolé" qu'Attila, le "Fils de Dieu", n'arrivera pas sous les murs de Paris. Elle communique sa confiance et sa foi aux femmes; elle empêche les hommes de fuir et d'emporter leurs biens. "N'abandonnez pas lâchement vos toits sous lesquels vous avez vécu par la protection du Christ dit-elle. Paris sera épargné, tandis que les lieux où vous croirez trouver votre sûreté tomberont au pouvoir de l'ennemi et il n'en restera pas pierre sur pierre!" Il y avait dans les paroles, les gestes, le regard de la sainte, quelque chose d'inspiré qui émut la foule. La blanche colombe volait toujours près d'elle et lui communiquait le souffle divin.

Et le peuple vit dans la venue de l'oiseau blanc la réalisation des paroles de la bergère. Pour perpétuer le souvenir de la colombe libératrice, les pâtisseries de l'époque firent un petit gâteau surmonté d'une colombe les ailes éployées, et qui se mangeait le jour de la Pentecôte; puis cette friandise devint le fameux gâteau de Nanterre. Aujourd'hui ce gâteau, moderne, renferme dans sa pâte une petite colombe en porcelaine, et se sert comme le gâteau des Rois.

Suivant une nouvelle et gracieuse légende, la jeune fille à qui échut la colombe doit se marier dans l'année.

Puisse cette colombe symbolique étendre maternellement ses ailes sur toutes les jeunes filles.... Au moment où, du sein des flammes, Jeanne d'Arc rendit son âme à Dieu, on vit, dit la légende, une colombe s'échapper du bûcher et s'envoler vers le ciel. Pour perpétuer ce souvenir à lieu chaque année, place du Marché, à Rouen, le jour de la Bienheureuse, un immense lâcher de pigeons.

L'augmentation de la marine italienne.

Le projet de modification du budget de la marine distribué récemment à la Chambre prévoit une dépense de 440 millions répartis sur six exercices de 1909 à 1915-1916, soit une augmentation de 146,751,680 lire sur les crédits prévus par les lois précédentes. L'exposé des motifs dit qu'en présence de la nécessité d'augmenter la puissance de la marine par la construction raisonnablement rapide des unités puissantes d'après les types les plus modernes et en rapport avec les progrès des marines étrangères, l'ensemble du crédit de 440 millions sera destiné à l'achèvement des constructions prévues par les précédentes lois et à la construction de deux nouveaux navires de combat de première classe, de deux autres navires éclaireurs et d'un plus grand nombre de torpilleurs et de sous-marins que celui prévu par la loi du 2 juin 1905, ainsi qu'aux autres dépenses diverses indispensables pour l'efficacité de la marine et de la défense des côtes, telles que l'introduction d'appareils plus perfectionnés sur les navires en service, et complètement approvisionnés de munitions et de combustible, à l'amélioration des établissements militaires maritimes et au renforcement de la défense des côtes, etc.

Dans l'exposé des motifs, un intéressant passage est consacré à la défense côtière de l'Adriatique; les travaux les plus importants s'effectueraient à Brindisi et à Tarente. Le but de l'amélioration serait, avec ces deux bases navales, de fermer en cas de guerre l'accès de l'Adriatique et d'établir une sorte de blocus au détriment des cités maritimes autrichiennes. L'Autriche a songé elle aussi à se défendre contre cette éventualité; pour cela il faudrait qu'elle créât une base navale à Vailona, mais ce port appartient à la Turquie.

Arrivée de Tewfik Pacha à Berlin.

Berlin, 12 juin.—Tewfik Pacha, l'ex-grand vizir de Turquie, est arrivé ce matin à Berlin en mission spéciale. Il est chargé par le gouvernement ottoman de notifier l'empereur Guillaume II de l'accession de Mahomet V au trône de Turquie.

Tewfik Pacha sera reçu en audience spéciale, demain, au palais de Potsdam, et déjeunera avec l'empereur. Visitez le Magasin SINGEE 1011 rue du Canal. Voyez la Nouvelle Repriseuse de Rue. Dernière invention sauveur du travail aux femmes. Reprise plus vite, plus fortement et plus uniformément qu'on ne peut le faire à la main. Peut s'adapter à n'importe quelle Machine à coudre.